

## Travaux du mois de janvier

Janvier est un des mois les plus froids de l'année. On profite des beaux chemins pour faire les charrois nécessaires dans une culture; on transporte le bois de chauffage, les engrais; on conduit les produits au marché; c'est également pendant ce mois que l'on se pourvoit de matériaux de bâtisses, si l'on a quelque construction à faire le printemps prochain.

Si le temps empêche les attelages de sortir, on occupe les forces de la ferme à différents travaux tels que hachage de la paille et du foin, réparation des instruments et harnais, battage des grains, triages des semences, etc.

**Revue des fourrages.** — On fait, pendant ce mois, la revue des fourrages de toute espèce que l'on possède; on compare la quantité obtenue dans cette revue avec le nombre d'animaux que l'on doit nourrir, et le nombre de jours qui doit s'écouler jusqu'au commencement du pâturage. Les résultats de cette comparaison nous montreront si la quantité de fourrage est assez forte pour qu'on puisse continuer à donner les mêmes rations au bétail; ou si l'on doit augmenter ou diminuer ces rations; si l'on peut acheter quelques têtes de bétail ou vendre des fourrages; si, au contraire, on se trouve dans la nécessité d'acheter des fourrages ou de vendre quelques animaux. Dans l'une ou l'autre de ces alternatives, il vaut mieux prendre une décision à présent que plus tard.

En général, dans les localités éloignées des villes, il n'est pas avantageux de vendre ses fourrages; car c'est par eux que l'on fabrique les engrais nécessaires à l'amélioration et à l'entretien de la fertilité de la terre. Il n'est pas recommandable non plus de soumettre ses bestiaux à un régime de misère, à moins de circonstances incontrôlables. Et le cultivateur doit savoir prendre à l'avance ses précautions à cet égard.

Dans le cas de disette, acheter des fourrages si on le peut; et dans celui d'abondance, acheter des animaux s'ils ne sont pas trop chers: voilà les deux alternatives ordinairement les plus avantageuses. L'exploitant ne doit pas penser seulement au présent, il doit en même temps préparer les choses afin d'augmenter ses succès futures. — J. D. S.

## Petite chronique

Vendredi le 23 décembre courant, a eu lieu à l'École d'Agriculture de Ste Anne l'examen des élèves et la distribution des prix.

Les matières sur lesquelles les élèves ont subi l'examen ont été l'assainissement des sols, l'étude des travaux de culture et des instruments aratoires, l'économie rurale et la comptabilité agricole. En général, cet examen a été satisfaisant, les élèves qui fréquentent l'institution comprennent parfaitement que l'étude des bons principes agricoles peut seule donner les moyens de régénérer notre système de culture et relever la position de cultivateur. Espérons qu'avec le temps l'utilité des institutions d'enseignement agricole sera mieux comprise des fils de cultivateurs et qu'ils s'empresseront de venir y puiser la science la plus utile pour tous les peuples la science agricole.

La distribution des prix eut lieu en présence des Révérends Achille Vallée, P. P. Dubé, W. Tremblay et de M. J. D. Schmouth.

Les élèves couronnés furent: MM. Jean Têtu, Origène Francœur, Louis Pelletier, Théodule Courey.

Après la distribution des prix, le Révérend P. P. Dubé adressa aux élèves quelques paroles bien senties, les félicita sur leurs succès et les encouragea à persévérer dans la carrière qu'ils avaient embrassée.

— La prorogation de la Législature de Québec a eu lieu samedi, le 24 courant.

— Un correspondant de la Rivière-du-Loup (en haut) écrit au *Journal de Québec* que, dans l'automne de 1869, on a exporté de Maskinongé, et de quelques paroisses environnantes, 55 000 minots d'avoine et 60 000 minots au printemps, ce qui donne un total de 115 000 minots, seulement pour une partie du comté. Un autre fait non moins certain et non moins éloquent: Dans le cours de cette année, deux commerçants bien connus ici, ont acheté, dans nos localités, environ 400 bêtes-à-cornes et 1 000 moutons, qui ont été expédiés à Montréal.

## FEUILLETON

## LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XL

Le second projet de Matteo.

(Suite.)

— Qu'est-ce que vous voulez savoir? demanda la comtesse.

— Bien des choses; mais avant tout, où est la fille qui, sans moi, aurait été, avant le coucher du soleil, maîtresse de Moidrey?

— A Saint-Servan.

— Saint-Servan! C'est un village dont je ne désire pas approcher de trop près. Elle a un autre nom que celui de Delagrave, j'imagine.

— Oui, celui de Emma Keradec.

Ce fut une révélation si grande et si inattendue pour le bandit qu'elle lui coupa la respiration. Il chancela, et regarda la comtesse avec un étonnement qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Vous la connaissez? demanda l'Italienne, également surprise.

— Si je la connais! — Il s'interrompit, et ajouta: — Nous ne sommes pas aussi étrangers que je le croyais. Ma seconde question est...

— Silence! s'écria la comtesse d'un ton suppliant, et en posant la main sur son bras. Allez, allez, je vous retrouverai dans le jardin, dans une heure d'ici; mais écoutez! — quelqu'un vient de ce côté.

Matteo prêta l'oreille, et recula vite vers le balcon.

— C'est le pas d'une femme, dit-il; — et il ajouta, en entendant une voix douce et harmonieuse qui chantait tout bas et en italien: J'ai déjà entendu cette voix-là. C'est la fille de Henri Delagrave.

Comme il prononçait ces mots, une pensée, rapide comme l'éclair, traversa le cerveau de la comtesse.

S'il restait encore quelque chose chez ce Matteo Cordiani, il y avait encore, pour elle, une planche de salut. Elle n'hésita pas.

Le chant devenait de plus en plus tort, à mesure qu'on approchait du corridor.

La comtesse mit une main sur la manche de Matteo, et de l'autre indiqua la porte.

— Henri Delagrave n'a pas de fille! c'est Varina Cordiani qui va entrer tout-à-l'heure.

Le bandit la regarda un moment comme s'il eût été paralysé. Deux fois il essaya de parler, et deux fois les paroles expirèrent sur ses lèvres. Enfin, il murmura d'une voix tremblante, et si faible qu'elle arriva à peine à l'oreille de la comtesse:

— Ma fille!

— Oui, votre fille!

On entendit une main se poser en dehors, sur le bouton de la porte.

La comtesse fit un signe à Matteo.

Et alors, la figure pâle et décomposée, le bandit ouvrit les volets, et sauta dans le jardin.

Un instant après, Varina entra chez sa mère, qui la saisit dans ses bras, la serra convulsivement contre son cœur, et laissant tomber sa tête sur l'épaule de sa fille, versa des torrents de larmes.

XLI

Une conversation dans les bois.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, lorsque, ce même jour, Henri Delagrave, faisant une promenade à cheval dans les bois de Moidrey, était absorbé par une très-intéressante conversation.

Delagrave en était venu au parti désespéré d'expliquer lui-même à Varina l'imminence du danger qui le menaçait, — et les conséquences qui en résulteraient, — si elle persistait à refuser le fils de Mouton.

Nous disons, qu'il avait pris ce parti désespéré, — parce que, n'ayant pas d'enfant à lui, il s'était attaché à Varina aussi fortement que si elle eût été sa fille.

Il aimait cette belle fière enfant avec toute l'affection dont sa sombre et froide nature était capable.